Karine Abiven

Pouvoir du jeu de mots : dominer par la parole en contexte d'inégalité sociale

Résumé : Le jeu de mots, ici classiquement défini comme l'exploitation d'un double sens, est étudié dans son usage en répartie, au sein d'interactions inégalitaires dans la société de cour française (XVII^e–XVIII^e siècles). À partir d'un corpus issu de traités sur la cour, de recueils de formes brèves et de mémoires, il s'agit de montrer le rôle de régulateur social du jeu de mots : dans une société d'ordres où les hiérarchies rendent les rapports de places plus ou moins fixes, mais où l'esprit est crédité d'une forte plus-value sociale, le jeu de mots permet de sauver la face, même quand le locuteur est en situation prédiscursive d'infériorité. En adoptant une perspective pragmatique, il s'agit d'examiner comment ce type d'usage du jeu de mots, culturellement assimilé à ce qu'on appelle alors le *bon mot*, constitue une arme de défense ou de domination : il sert en effet à faire passer des contenus implicites par l'usage des figures (antithèse, analogie) et le détour métalinguistique. Le jeu de mots permet ainsi d'égaliser temporairement les positions relatives de pouvoir, tout en maintenant les formes de la bienséance : absence d'agressivité et de grossièreté, et souci de la véridiction. Ambigüe, la répartie est difficile à réfuter ; surprenante, elle désarme les potentielles répliques. La fréquence des réparties spirituelles entre inégaux à l'époque permet, non pas de spéculer sur une quelconque efficacité concrète des jeux de langage dans la mobilité sociale des sujets, mais de scruter l'imaginaire linguistique des formes de la domination, et les moyens de les contourner.

Mots clés : analogie, antithèse, équivoque, implicite, interaction, mot d'esprit, pragmatique, rapports de place, répartie, rhétorique, société de cour, syllepse

1 Introduction

Le jeu de mots connaît dans les écrits de la première modernité une diffusion qui tient à des facteurs multiples : il est support d'apprentissage linguistique pour les vernaculaires européens, car il permet de développer la compétence pragmatique des sujets (voir Filatkina et Moulin, in *The Dynamics of Wordplay* 6) ; il est redevable à la tradition littéraire de la facétie (Sozzi 1977), qui essaime dans les genres les plus divers (romans, mémoires et autres écrits factuels) (Grande 2011, Bertrand 2018) ; enfin, il se déploie dans les pratiques discursives ordinaires : la

conversation mondaine (Denis 2001), ainsi que l'entretien de cour (Abiven 2018), car dans la société des cours modernes en Europe, l'esprit est crédité d'une forte plus-value sociale, tant « l'art du courtisan » est alors pensé comme un « art de plaire » (Faret 1630), qui passe par tout un système de signes codifiés, au premier rang desquels le langage. C'est ce dernier type de contextes qui intéresse le présent travail : le corpus sera constitué de jeux de mots issus d'écrits mémorialistes, de recueils de formes brèves ou de traités de comportement des XVII^e et XVIII^e siècles français, où ils sont mis en scène dans leur profération orale. Le repérage, empirique, est opéré de manière aléatoire sur un ensemble de 119 textes : 52 issus d'écrits factuels (mémoires, vies et correspondances), 59 recueils de formes brèves (« ana » et recueils de bons mots), 8 traités et dictionnaires. Le jeu de mots sera classiquement défini comme l'exploitation d'un double sens ; c'est une espèce d'un genre plus vaste de productions langagières spirituelles, les mots d'esprit, bien repérés à l'époque sous le nom de *bons mots* : « Un bon mot est un sentiment vivement & finement exprimé sur les choses qui se présentent, ou une repartie prompte & ingénieuse sur ce qui a été dit auparavant » (Callières 1692 : 10). Cette catégorie englobante concerne donc des productions verbales brèves, improvisées et adaptées aux circonstances qui les font naître. Les termes choisis par Callières (« les choses qui se présentent », « ce qui a été dit auparavant ») impliquent que les occurrences du corpus requièrent d'une part une adéquation étroite à la situation d'énonciation, et relèvent d'autre part de structures essentiellement dialogiques, où le jeu de mots a une fonction réactive et constitue la répartie qui permet d'avoir le dessus, c'est-à-dire : le dernier mot.

La *dynamique du jeu de mots* peut, dans ce type de réalisation, être comprise comme une modification du *rapport de places* dans l'interaction, au sens que la linguistique pragmatique donne à ces termes (Flahault 1978 : 58, Kerbrat-Orecchioni 1992 : 71–155), c'est-à-dire la négociation du pouvoir relatif des interactants. On peut prendre l'*ascendant* sur quelqu'un ou lui manifester de la *condescendance* par un mot d'esprit : ces seules expressions montrent que les locuteurs évoluent sur l'axe vertical de leur position respective. Se retrouvent ici les processus interactionnels à l'œuvre plus généralement dans les figures de « l'à-peu-près » (calembour, mot-valise, etc.) : « dédramatiser une situation, rétablir un déséquilibre à son profit en établissant une complicité entre auteur et destinataire, répondre à une nécessité de libération par la parole dans certaines situations de contrainte [...] » (Rabatel 2011 : 6). C'est en particulier cette fonction de régulation de la contrainte qui concerne les interactions de cour dans la société d'Ancien Régime : si les jeux d'esprit dans la conversation mondaine visent la connivence (Denis 2001 : 327–337), dans des échanges qui égalisent les partenaires (par un « ethos de distinction » et un « plaisir de l'entre soi », Rabatel

2011 : 5), il n'en va pas tout à fait de même à la cour, où l'inégalité structurelle de cette société impose ses lois. Les enjeux pragmatiques de domination s'avèrent alors très contraints par les données prédiscursives (les individus ont une perception aigüe de leur place dans une société structurée par les ordres). Les répliques ingénieuses sont tout à la fois déterminées par ces contraintes, et révélatrices de marges de manœuvre plus ou moins inattendues : il se peut que le dominant sur-détermine son pouvoir par le mot d'esprit, mais à l'inverse, que ce soit l'inférieur qui manifeste symboliquement une supériorité momentanée.

Je commencerai par évaluer la fonction du détour métalinguistique, inhérent au jeu de mots en général, dans le contexte précis d'échanges intrinsèquement inégalitaires ; puis je verrai les enjeux du recours au double sens, qui permet de poser un énoncé respectueux et d'en sous-entendre un transgressif – d'être à la fois prudent, et audacieux.

2 Une tension sociale détournée : le bon mot comme miroir de la situation d'interlocution

Le mot d'esprit (ou *bon mot*, dans le vocabulaire du temps) se caractérise par l'adaptation à la situation de parole, par l'« exploitation fulgurante de la contingence » (Cavaillé 2004 : 1), où un acteur social témoigne de sa qualité en se saisissant de l'occasion (Gracián [1648] 1983) ; au-delà, il n'est pas rare que ce contexte puisse constituer la matière même du bon mot, dans une forme de specularité dont les exemples ci-dessous montreront plusieurs types de réalisation. Ces occurrences sont des jeux de mots, cas particulier du mot d'esprit, en ce qu'ils reposent sur le double sens ; il semblerait que ce soit ce type de bons mots qui permettent le mieux l'exploitation des ambiguïtés propres à jouer sur les statuts sociaux (en insinuant des sens transgressifs sans forcément les actualiser, par exemple). En l'absence de base de données numérique sur ce corpus varié d'un point de vue générique, il n'a pas été possible d'établir des statistiques sur la fréquence de ce type de bons mots. Disons du moins empiriquement que plus de la moitié des bons mots relatifs à la hiérarchie sociale repose sur des jeux de mots. Précisons enfin, avant de citer les premières sources, leur nature et les problèmes épistémologiques qu'elles posent : les traces du parlé dans l'écrit constituent d'évidence des données empiriques lacunaires, inexactes, passées au filtre des représentations des scripteurs. Aussi la pragmatique historique doit-elle

se résoudre à « faire le meilleur usage possible de mauvaises données¹ » (Labov 1994 : 11). Il s'agit donc de parier sur leur caractère vraisemblable, en neutralisant la question de leur authenticité : sans constituer des témoignages, elles permettent de dessiner « la forme générale d'une culture, un ensemble de répertoires de ce que l'on considérerait comme bon ou mauvais, bienséant ou malséant dans la conversation mondaine » (Shapin [1994] 2014 : 15). C'est ainsi un imaginaire du jeu de mots efficace que les occurrences ci-dessous donnent à voir.

2.1 Mots du pouvoir et dimension métalinguistique

On peut prendre pour point de départ un jeu de mots, trouvé dans un recueil de bons mots du XVIII^e siècle, cité par Freud dans son ouvrage sur le sujet, notamment parce qu'il exemplifie un point central dans sa théorie, qui est la nature essentiellement sociale du mot d'esprit (Freud [1905] 1992 : 257–286), illustrée aussi par les fameux développements sur le mot-valise *famillionär* (Freud [1905] 1992 : 56). C'est ici le marquis de Bièvre, courtisan célèbre du temps de Louis XV, qu'il met en scène :

- (1) Ludwig XV. wünschte den Witz eines seiner Hofherren, von dessen Talent man ihm erzählt hatte, auf die Probe zu stellen ; bei der ersten Gelegenheit befiehlt er dem Kavalier, einen Witz zu machen über ihn selbst ; er selbst, der König, wolle « *Sujet* » dieses Witzes sein. Der Hofmann antwortete mit dem geschickten Bonmot : « *Le roi n'est pas sujet.* » « *Sujet* » heißt ja auch Untertan. (Freud [1905] 1940 : 37)
- (1') Louis XV souhaite un jour mettre à l'épreuve les talents d'un de ses courtisans qui lui avait été décrit comme un homme d'esprit ; à la première occasion, il ordonne au gentilhomme de faire un mot d'esprit dont lui-même, le Roi, doit être le « *sujet* ». Le courtisan répond alors par ce bon mot fort habile : « *Le roi n'est pas un sujet* ». (Freud [1905] 1992 : 91–92)²

Le jeu de mots réunit les conditions de félicité propres au bon mot en général : économie, adaptations aux circonstances, et ajustement à la situation sociale. L'économie, d'abord : le jeu de mots repose sur le double sens de *sujet*, le mot

¹ « Historical linguistics can then be thought of as the art of making the best use of bad data ».

² Voici la version originale issue du recueil des bons mots de ce courtisan : « Louis XV [...] lui demanda un calembour. Sur quoi ? dit Bièvre. Sur moi, répondit le roi. Sire, reprit-il, vous n'êtes pas un sujet. » (Bièvre [1799] 2000 : 130). On remarque que les personnes de l'interlocution sont ici privilégiées (« *sur moi* » / « *vous n'êtes pas* »). La version retenue par Freud contient au contraire l'adresse de respect qui utilise la délocution à la P3 (« le roi » pour désigner l'interlocuteur), ce qui permet de mieux mettre en relief l'antithèse *roi/sujet*, laquelle est au cœur de la démonstration du psychanalyste.

pouvant en français désigner à la fois la « thématique » de l'échange, et le « sujet » du roi, son « vassal » pour employer un équivalent féodal anachronique pour l'époque qui nous intéresse, mais dont la structure hiérarchique de la société de la fin d'Ancien Régime garde trace. Notons que ce caractère ramassé de la syllepse de sens en fait typiquement un jeu de mots intraduisible, d'où la citation en français que privilégie Freud, et la glose sur la polysémie qu'il indique pour son lectorat non francophone (« *«Sujet» heißt ja auch Untertan* »). L'importance de l'adaptation aux circonstances, ensuite : c'est parce que le locuteur a su saisir le moment périlleux où le roi le met au défi de prouver le talent qui le distingue qu'il réussit son mot d'esprit : il est soumis à la domination du monarque qui le somme d'accomplir un acte de langage qui ne se réalise pas, en principe, sur commande, et c'est précisément de ce défi qu'il sort vainqueur, par l'improvisation. Enfin, cette mise à l'épreuve est aussi une mise en abyme de la situation sociale de l'interlocution : l'inférieur respecte parfaitement la déférence qu'il doit à son souverain, tout en récusant discrètement les règles du jeu tyranniques que ce dernier lui impose. L'« espace conflictuel » ouvert par l'« agrément du langage » (Sermain 1992 : 83) permet ainsi un positionnement subtil dans l'interaction, fait d'allégeance et de discrète hauteur. La dynamique sociale passe ici non seulement par le procédé de la répartie réussie, mais aussi par la mise en abyme des relations de domination à travers le lexique utilisé en syllepse, conférant une dimension métalinguistique au jeu de mots (le double sens permet de donner au mot *sujet* le sens de « thème de réflexion, objet de débat ou de discours », ici « objet, support de bon mot »). C'est cet aspect qui permet de réguler paradoxalement les enjeux sociaux du bon mot dans le cadre des pratiques langagières courtoises : le refus feint d'obéir à l'ordre donné est réalisé par les mots mêmes qui permettent d'accomplir la tâche requise. Le jeu de mots possède ainsi une « qualité de provocation » qui fait naître la parole, mais permet aussi de désamorcer, ou plutôt de « contenir » la tension entre les interactants, en déplaçant l'échange sur un plan métalinguistique (Kullmann 2015 : 53).

Le jeu de mots affectant le signifiant est prototypique de ce déplacement des tensions, destituant momentanément les signes verbaux de leur capacité référentielle pour les constituer en purs objets d'échange ludique. Jeu sur la matérialité verbale et détour métalinguistique se combinent dans cet autre exemple de dialogue entre un roi et son sujet (c'est ici le contexte détendu du jeu de paume qui autorise la plaisanterie) :

- (2) Le marquis de Roni jouait à la paume avec Henri IV, et ayant fait un beau coup, le roi lui dit : voilà un coup de Roi ! Oui, Sire, lui répondit Roni, si l'on ôtait l'n de mon nom. Ventre saint gris ! reprit Henri IV, je serais bien fâché qu'on en fit autant du mien, car l'on me nommerait : Roi de France et ... avare ! (Gayot de Pitaval 1746 : I, 13)

L'échange repose sur la modification ludique du signifiant : une seule lettre sépare (graphiquement) le patronyme *Roni* du nom commun *roi*, lettre qui distingue aussi (phonétiquement) *roi (de) Navarre* et *roi avare*. Le procédé est jugé « froid » par la tradition rhétorique (Quintilien 1977 : 47), c'est-à-dire dépourvu de la force vive du mot improvisé, qui se doit, pour être profond et vraiment adapté au contexte et non pas recyclé, de reposer sur le signifié, non sur le signifiant. Cette idée est reprise dans les théories de la conversation à l'époque prémoderne (Callières 1692 : 12). Ici, la duplication du procédé dans deux tours de parole lui confère sans doute une certaine sophistication, et sert du moins à exemplifier la légendaire bonne humeur de Henri IV, prompt à tout type de plaisanteries, y compris triviales, selon certaines sources (Tallemant [1657] 1960 : 3–15). Cette dimension exemplaire est d'ailleurs la clé des problèmes épistémologiques posés par les occurrences du corpus, qui représentent l'oral mais sont peut-être conçues pour l'écrit, et qui transitent de recueil en recueil avec un coefficient de déformation élevé. On peut considérer qu'elles sont typiquement des avatars d'*exemplum* : leur vraisemblance prime leur authenticité, elles écrivent moins l'histoire qu'elles ne schématisent un type d'expérience possible, et crédible en tant que telle.

La première répartition du roi en (2) est à entendre selon une double intention communicative : certes, il complimente son sujet (en variant l'expression lexicalisée « coup de maître »), mais par là même lui rappelle qu'en le battant au jeu, l'inférieur se fait son égal. La réplique de ce dernier rebondit, non sur le signifié du compliment à double tranchant, mais bien sur son signifiant (*roi*, sur lequel roule le jeu de mots avec le patronyme *Roni*). Non seulement il esquive habilement la difficulté de devoir relever un compliment qui le met dans une position dangereuse, mais il affirme en outre la différence qui le sépare du roi, comme pour réfuter poliment l'égalité suggérée par ce dernier. Ce faisant, il permet au monarque de sortir vainqueur de l'interaction verbale, d'autant plus que ce dernier redouble d'esprit en réutilisant le procédé pour forger son propre mot spirituel (technique valorisée comme particulièrement habile dans les traités du temps, puisqu'elle suppose de s'adapter au déroulement horizontal de l'interaction). L'échange dialogal permet de réparer l'inégalité créée par l'échange de la balle au jeu de paume.

Les exemples (1) et (2) présentent des échanges à la fois flatteurs et provocateurs et, partant, périlleux pour des locuteurs en situation d'infériorité – dans l'exemple (2), c'est d'ailleurs *in fine* le supérieur qui l'emporte, le bon mot n'étant évidemment pas l'apanage des inférieurs. Le jeu de mots permet de continuer l'échange (car le rompre serait tout aussi menaçant pour les faces des inter-

actants) tout en le déportant sur un plan métalinguistique autant que métacom-municatif : parce qu'il fait porter la réflexion sur « les structures de la langue qui sont manipulées de manière ludique », le locuteur attire par là même l'attention sur ses « intentions communicatives » (Winter-Froemel et Zirker 2015 : 10–11), en invitant l'allocutaire à considérer les conditions de la communication (ici leurs conditions contrastées, au sens social du terme). Dans ces deux cas, l'inférieur remotive un lexique ayant trait au social et employé de manière figurative par le supérieur, pour réaffirmer sa conscience du caractère inamovible des places. Ce faisant, il gagne néanmoins une part de pouvoir symbolique qui consiste à plaire par l'esprit, voie réputée opportune pour gagner la faveur des grands.

Il y va donc d'une stratégie du détour : le mot d'esprit exprime la distance sociale et s'en affranchit partiellement grâce à la négociation spirituelle des places dans l'interaction. L'idée d'un détour permet d'en venir à l'usage des figures : en (1), c'est par le biais de l'antithèse, portée par l'antonymie converse (*roi/sujet*) que le sujet se constitue plaisamment en roi de la langue. Il s'agit d'un des procédés rhétoriques les plus courants du jeu de mots en répartition ; la spontanéité représentée dans ces saillies est ainsi en réalité le fruit de faits langagiers codés dans le répertoire formel de l'époque.

2.2 Dynamique des figures : antithèses et analogies

Le rôle des figures utilisées dans le tour spirituel est double : cognitif et persuasif. Sa fonction cognitive est théorisée dès Aristote, dans le passage du livre III de sa *Rhétorique aux asteia*, qu'on traduit parfois par « bons mots » (Aristote 1991 : 231–241), mais qui recoupe plus largement les agréments du langage, « tout ce qui peut contribuer à rendre la diction ingénieuse » selon la traduction du texte au XVII^e siècle (Aristote 1654 : 481). Ces procédés concernent chez Aristote des figures comme la métaphore ou l'antithèse, et les jeux sur le signifiant (avec inter-version de lettres, jeux sur les homonymes, etc.). Le rôle pédagogique de ces procédés est rattaché au mouvement cognitif qu'ils permettent de réaliser ; comme la métaphore, le jeu de mots rend sensible, dans l'esprit de l'auditeur, le passage de l'inconnu au connu : il repose sur « je ne sais quelle tromperie adroite qui surprend l'esprit et qui lui fait prendre l'un pour l'autre, attendu que par le moyen de cette tromperie il reconnaît d'autant plus évidemment avoir appris quelque chose, qu'il voit que c'est tout le contraire de ce qu'il s'était imaginé d'abord. » (Aristote 1654 : 485) Ce mouvement, qui aide à percevoir l'acquisition d'une connaissance nouvelle, explique la participation de la figure à la persuasion, car elle rend plus saillant le sens ainsi acquis par un effort intellectuel, si fugace soit-il (puisque tout se passe dans l'immédiateté du trait spirituel en

l'occurrence). La figure persuade ici sans véritablement argumenter : « le trope crée du sens et vise à produire un effet de choc sur l'auditoire qui voit ainsi les choses différemment », la figure matérialisant par là la distance entre les sujets parlants (Meyer 1993 : 98). Aussi son rôle dans les situations de tension est-il fréquent et spécifique : il peut servir à dissimuler le point de divergence plutôt qu'à le résoudre. Le trait d'esprit permet par exemple de détourner une accusation dans les cas où l'argumentation rationnelle est impossible. Quintilien écrit ainsi que le rire « retourne la situation, dans des affaires très importantes, au point même de briser fréquemment la haine et la colère » dans les cas où l'on ne peut « ni nier ni se justifier » (Quintilien 1977 : 36). Les contextes de tension sociale sont exemplaires de ce type d'interaction où l'argumentation est court-circuitée au profit du mot bref, qui condense le contenu propositionnel en attirant l'attention sur la matérialité verbale par le biais de la figure.

Deux figures sont utilisées de manière récurrente dans le corpus : l'antithèse et l'analogie, parfois mêlées – ce sont d'ailleurs les deux figures auxquelles s'attache prioritairement Quintilien pour étudier les procédés de la raillerie (Quintilien 1977 : 49–50). L'antithèse est naturellement privilégiée dans les bons mots exprimant des renversements de fortune, comme dans tel exemple tiré d'un traité sur la cour :

- (3) La cour est toujours particulièrement le théâtre de l'inconstance. C'est là qu'on voit sans cesse élever les uns, & en même temps abaisser les autres. *Vous montez & je descends*, disait un jour sur le haut de l'escalier du Louvre un Courtisan qui avait été un grand & très-illustre favori, au favori qui était alors. (De Bourdonné [1659] 1685 : 282)

La répartie antithétique redouble la situation physique de l'interaction entre deux favoris, très fameux et puissants, à la cour de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle.³ Ce redoublement fait syllepse, puisque les sens propre et figuré sont activés (le favori en pleine ascension sociale monte l'escalier tandis que celui qui déchoit le descend). Ce dernier, qui a le prestige de l'ancienneté mais qui est présentement dominé, se sert du bon mot pour sauver la face et suggérer le caractère éphémère de la position qu'occupe son allocutaire, en invitant celui-ci à se comparer à lui. L'antithèse en effet se double ici de l'analogie. On retrouve souvent des antithèses semblables pour illustrer la thèse selon laquelle la vertu est supérieure à la noblesse de sang, soutenue par les tenants d'une certaine mobilité sociale sous l'Ancien Régime : « «Je serai le premier de ma race, & toi peut-être le dernier de la tienne», répondit Iphicrate à Hermodius, qui lui

3 Leur identité est indiquée en note : « Monsieur le Duc d'Epéron & Monsieur le Connétable de Luynes », le premier ayant été favori d'Henri III, le second de Louis XIII.

reprochait la bassesse de sa naissance. » (Jaucourt 1765, 13 : 598).⁴ Ici, la pique basée uniquement sur l'antithèse relève de l'argumentation plus que de la réplique ingénieuse qu'on trouve en (3) : cette dernière fonctionne en outre grâce à l'analogie avec l'extralinguistique (l'escalier descendu ou monté). C'est donc grâce à l'adaptation immédiate au contexte que l'antithèse devient jeu de mots, en s'adaptant à son environnement : il s'agit bien d'une *rencontre*, pour employer le mot qui désignait alors à la fois le « bon mot » et l'« occasion » (la contingence opportune).

L'analogie, entre le statut social des interactants et les règles du jeu en (1), entre leurs situations physique et sociale en (3), participe d'une forme de specularité. D'un côté l'écart analogique met en relief la forme du langage, de l'autre la corporalité des sujets impliqués. Le fonctionnement de l'analogie permet en tous les cas de matérialiser la dynamique sociale à l'œuvre en exprimant figurativement la transformation des individus. L'exemple suivant, sans être un jeu de mots à proprement parler puisqu'il ne repose pas sur un double sens, permet de comprendre les enjeux de l'affinité entre recours à l'analogie et raillerie à thématique sociale. Il prend la forme d'un petit récit qui met en scène une bourgeoise stigmatisant les prétentions sociales d'une de ses semblables ; cette dernière se met en effet sur le même plan qu'une aristocrate :

- (4) Une fois qu'elle [une bourgeoise connue pour son esprit corrosif] entendait une femme de la ville qui, en parlant de je ne sais combien de dames de grande condition, disait : « Nous autres, etc. », « Cela me fait souvenir, dit-elle, du conte qu'on fait d'un bateau d'oranges qui alla à fond dans la rivière. Les oranges allaient sur l'eau. Il y avait (révérence de parler) un étron sec parmi elles ; cet étron disait : Nous autres oranges nous allons sur l'eau ». (Tallemant des Réaux [1657] 1959, 2 : 172)

L'analogie outrageante entre l'interlocutrice et un excrément ('vous êtes aux aristocrates ce que l'étron est aux oranges') n'est pas totalement explicite, mais se fait entre l'énoncé (les oranges/l'étron) et la situation d'énonciation (les nobles/la bourgeoise). Comprenons d'abord le travers contenu dans la réplique de la bourgeoise outrecuidante : l'usage du pronom *nous*. En s'assimilant à plus

⁴ La réplique est fréquente car il s'agit d'un avatar d'une sentence de la rhétorique d'Aristote (Aristote 1991 : 178), rendue sous forme dialogique par les traductions d'Ancien Régime : « On peut encore alléguer ce que répondit Iphicrate à un certain noble de la famille d'Harmodius qui lui reprochait la bassesse de sa naissance : [...] *les actions que j'ai faites approchent bien plus de celles de ces grands hommes que les vôtres* » (Aristote 1654 : 364–365).

haut que soi, celle-ci brouille la distinction des conditions sociales dans le discours, transgression d'une norme sociolinguistique qui est condamnée en ces termes dans un traité sur le bon comportement à adopter à la cour et à la ville :

- (5) Il faut aussi éviter, en faisant une histoire avantageuse, non seulement de s'y louer, mais même, si la chose s'est passée en compagnie d'un grand seigneur, de parler au pluriel, comme : *Nous allâmes là ; nous fîmes cela*, etc. Il ne faut parler que du grand seigneur, sans parler de soi-même, et dire : *Monsieur N. y alla ; Il fit cela ; il vit le Roi.*, etc. (Courtin [1671] 1702 : 42)

La répartie de la bourgeoise spirituelle insiste à dessein sur le pronom pluriel qui constitue le faux pas social : « *Nous autres oranges nous allons sur l'eau* ». Alors que la plaisanterie analogique avec l'étron est bien plus grossière que le faux pas énonciatif dans l'usage des personnes, il est notable qu'elle soit mise en scène comme moins répréhensible socialement que la prétention sociale déplacée. Sans préjuger de l'authenticité de l'anecdote (dans un contexte où le respect des bienséances est premier, il est vraisemblable que le trait soit ici outré), on remarque justement que c'est la contrainte sociale que l'auteur cherche à thématiser avant tout, comme pour véhiculer par la fable une morale sociodiscursive : quiconque se comparera à plus haut que soi sera rabaissé, et par le même procédé, celui de la comparaison.

Retenons de ce dernier exemple la transgression des bienséances que semble autoriser le mot d'esprit, non seulement par la licence grossière, mais aussi par l'acte de langage menaçant. L'assertion franche de l'abaissement social contrevient aux prescriptions des manuels de bonnes manières de l'époque, où il est enjoint de ne recourir qu'à des actes de langage non menaçants, le bon mot ne devant pas blesser l'interlocuteur (Callières 1692 : 6). Cette transgression des règles élémentaires de politesse n'est sans doute possible qu'en situation d'égalité sociale (l'exemple 4 concerne deux bourgeoises). En situation d'inégalité, les normes de politesse, qui recommandent la plus grande prudence quant à l'expression linguistique du statut social (exemple 5), impliquent qu'on ne peut suggérer qu'indirectement toute tentative d'égalisation par la parole : la transgression par le bon mot repose alors sur l'implicite.

3 Audace de la répartie : double sens et implicite

Les détours pris par les locuteurs pour conférer une dynamique relationnelle à leur mot d'esprit constituent sans doute un enjeu particulièrement crucial dans « une société à forte censure, une société où une multitude de choses sont

interdites d'expression directe » (Cavaillé 2004). Outre le déplacement métalinguistique et les tropes vus jusqu'ici, le recours au double sens, théorisé à l'époque par la pensée de l'« équivoque », est souvent le moyen d'actualiser explicitement un sens respectueux et d'insinuer un sens subversif qui permet à l'inférieur d'affirmer ses droits sans prendre le risque de menacer directement le territoire de l'interlocuteur.

3.1 Les relations « à plaisanteries »

L'exemple suivant met en scène un homme puissant de la cour des premiers Bourbons (le maréchal de Bassompierre, militaire et diplomate sous les règnes d'Henri IV puis de Louis XIII) et également célèbre diseur de bons mots :

- (6) Il [Bassompierre] fut plus d'une fois en ambassade ; il conta au feu roi [Louis XIII] qu'à Madrid il fit son entrée sur la plus belle petite mule du monde, qu'on lui envoya de la part du roi. « Oh ! la belle chose que c'était, dit le feu roi, de voir un âne sur une mule ! – Tout beau, Sire, dit Bassompierre, c'est vous que je représentais ». (Tallemant des Réaux [1657] 1960, 1 : 601)

L'échange se produit en deux temps : le jeu de mot du roi repose sur une syllepse sur âne (« sot »/« animal »), qui repose sur le double sens, sans implicite. La raillerie est directe, sans insinuation. C'est la réplique de Bassompierre qui repose sur l'implicite, en activant des acceptions différentes de *représenter* : à la fois « rendre présent à la vue », et « figurer quelqu'un par délégation » dans le cadre d'une ambassade. La syllepse est donc parfaitement cohérente avec le propos du roi, puisqu'il reprend son procédé moqueur (l'analogie homme-animal et le double sens), et manifeste un parfait esprit d'à-propos. Il s'adapte aux règles du jeu fixées par le dominant en les réemployant avec habileté. Retourner l'arme contre celui qui a l'initiative d'un bon mot est considéré à l'époque comme particulièrement élégant : on apprécie que « le mot [soit] promptement relevé, et renvoyé de main en main », procédure « d'autant plus galante que l'on se servait de son propre mot pour [...] battre en ruine » celui qui avait d'abord risqué une plaisanterie (Pure [1656] 1938 : 379) ; c'est la même habile reprise, appelée « rétorsion » en rhétorique⁵, qu'utilisait le supérieur dans l'exemple (2). La

5 La reprise du procédé adverse s'appelle, dans la typologie des arguments, la *rétorsion*, dont Aristote souligne les avantages pour la construction de l'ethos : « Un autre [lieu] se tire des paroles prononcées contre nous et que l'on retourne contre celui qui les a dites. Notre caractère est supérieur à celui de notre adversaire » (Aristote 1991 : 177).

maîtrise de ces procédés par l'inférieur constitue ici une arme de défense, et au-delà une manière de prendre le dessus dans l'échange.

Même ludique et implicite, cette insinuation d'une équivalence *roi/âne* peut étonner dans un contexte où le respect des hiérarchies, surtout au sommet de la structure, est primordial. De fait, cette histoire est commentée ainsi par le théoricien du mot d'esprit de la fin du XVII^e siècle déjà cité : « Cette raillerie libre et plaisante avait besoin d'une grande familiarité du sujet avec le Prince pour être bien reçue » (Callières 1692 : 58). Le commentateur se montre attentif aux conditions de félicité du jeu de mots : celui-ci requiert une relation préalable de « familiarité », c'est-à-dire une habitude d'égalité dans la conversation. Il insiste sur le poids des données prédiscursives : les positions, certes très fixes dans une société d'ordres, apparaissent comme susceptibles d'assouplissement local, en raison de certains rapports interpersonnels plus ou moins codifiés. On pense évidemment au bouffon de cour, qui peut, dans un esprit carnavalesque, se permettre des audaces commandées par sa fonction de divertissement. La situation est différente ici, s'agissant d'un haut personnage de la cour : chargé de missions diplomatiques importantes⁶, il a également connu le compagnonnage des armes avec le roi, situation typique d'égalisation passagère des places. Ces formes de relations assouplies sont tolérables dans la mesure où elles sont socialement codées, à la manière des « parentés à plaisanteries » dont parlait Mauss (1926). Les anthropologues ont repéré de tels usages dans plusieurs cultures : il s'agit des farces, des licences de langage voire des brimades qu'on se permet avec certains parents, contrastant avec la correction requise à l'endroit des autres membres de la famille. Elles relèvent d'une zone d'irrespect codifiée qui est complémentaire des « parentés à respect ». La fonction psychologique de ces actes (de langage) semblerait être qu'ils « procuraient une détente à cette constante étiquette qui empêchaient les rapports aisés et sans gêne avec tous les parents proches » (Radin 1923 : 134, cité par Mauss 1926 : 10). Même si les cas que nous considérons ne sont pas inscrits dans des relations de parenté, inhérentes à la définition stricte de ce partage entre devoir de respect et « droit de grossièreté » (Mauss 1926 : 9), on peut les rapprocher de telles pratiques culturelles notamment en raison d'analogies pragmatiques : « en général et pratiquement, ces plaisanteries ne durent guère que le temps d'entrer en matière ; elles sont réciproques » (Mauss 1926 : 9). La réciprocité des jeux de mots agressifs ou menaçants pour l'une des faces a été remarquée dans les exemples (2), (3), (4) et (6) ; le fait que ce genre de plaisanteries se trouve à la lisière des échanges verbaux, surtout en guise d'entrée en matière, pourrait aussi se vérifier sur des extraits plus

⁶ Sur cette ambassade d'Espagne, voir Bassompierre (1668).

longs, où l'ensemble d'un entretien de cour est restitué, comme c'est le cas dans les mémoires ou dans les correspondances (pour un exemple, voir Abiven 2018 : 200–201). Ainsi les comportements curiaux, presque continûment régulés par l'étiquette, intègrent-ils à la marge des situations codées selon les règles égalitaires de la familiarité, dont la plaisanterie fait partie (Merlin-Kajman 2009). Même si la véracité du dialogue relaté en (6) est douteuse, c'est du moins cet imaginaire sociolinguistique des zones autorisées, voire obligatoires, de détente discursive qu'il entend mettre en scène.

La structuration même de l'échange dialogal fait aussi partie des moyens qui permettent de prendre le dessus sur l'interlocuteur : la répartie permet de créer « une espèce d'embarras mêlé d'étonnement et de surprise qui [...] mette [l'interlocuteur] hors d'état de pouvoir repliquer » (Callières 1692 : 180–181). Dans l'exemple (6), on peut penser que la réplique spirituelle clôt l'interaction, ce qui est habituellement vu comme un indicateur de position haute. En effet, le dominant est dans une situation de réplique sans issue : soit il tente de réfuter une proposition vraie ('l'ambassadeur représente le roi'), soit il doit s'appliquer à lui-même le sous-entendu insultant dont il était l'initiateur ('je suis un âne, puisque je vous ai dit que vous étiez un âne et que vous êtes mon image'). Le double sens constitue ainsi une arme de défense efficace, en ce qu'il n'actualise le sens transgressif que parmi d'autres possibles, et se rend par là irréfutable. Ce moyen d'avoir le mot de la fin par l'ambiguïté rejoint l'effet des tropes envisagés plus haut : « Le trope fonctionne comme une réponse qui, en rendant dérisoire toute négation – en ce que l'on ne répond pas à une métaphore ou à une synecdoque –, interdit de ce fait l'opposition pure et simple, littérale » (Meyer 1993 : 114).

3.2 Le jeu de mots comme énoncé irréfutable

Le jeu de mots en répartie est ainsi le moyen d'asserter un contenu transgressif ou blessant, de manière plus ou moins implicite. L'exemple (7), plus équivoque que l'occurrence (6), met en relief un dernier critère décisif : l'intention du locuteur, dont il est indécidable s'il souhaite ou non que l'ambiguïté soit levée par l'interlocuteur.

- (7) Jouant au piquet à Angers contre un nommé Goussaut, qui estoit si sot que pour dire sot on disoit *Goussaut*, Bautre vint à faire une faute, et en s'escriant dit : « Que je suis Goussaut ! » – « Vous estes un sot, luy dit l'autre. » – « Vous avez raison, respondit-il ; c'est ce que je voulais dire. » (Tallemant des Réaux [1657] 1960, 1 : 366)

Bautru, favori de Richelieu, poète satirique et homme de cour célèbre pour ses équivoques⁷, assimile le nom de son interlocuteur à une insulte qu'il fait mine de s'adresser à lui-même, selon un jeu de mots facile jouant sur le signifiant (entre *Goussaut* et *sot*). La réplique de l'individu nommé Goussaut peut ensuite susciter deux hypothèses interprétatives, soit une insulte en réponse à l'insulte, soit une rectification ('vous vouliez sans doute dire *sot* et non *Goussaut*'). Bautru valide cette dernière inférence, pourtant peu probable, puisqu'il approuve la réponse de l'autre en restreignant apparemment ses propres prétentions à dominer l'échange ('vous avez raison de me rectifier', voire 'vous avez raison, je suis un sot'). En acquiesçant par une politesse feinte, il réitère l'insulte par le détour métalinguistique ('c'est bien ce que je disais, *Goussault* équivaut à *sot*'), sans jamais avoir à la formuler explicitement.

La répartie a ici sa fonction sociale habituelle de discrimination des bons auditeurs (Winter-Froemel et Zirker 2015 : 18) : la relative opacité de la réponse peut faire obstacle à l'allocutaire décrit comme sot, mais les récepteurs secondaires (dont le lecteur) auront sans doute l'intelligence d'« entendre raillerie », selon l'expression alors consacrée pour dénoter ce genre d'effets de connivence (Zoberman 1992 : 179–184). Dans son traité sur les bons mots, Callières reprend cette histoire, en soulignant la sottise du personnage, mais aussi son statut social : le locuteur spirituel, haut placé à la cour, affronte Goussaut, « président [magistrat] qui ne passait pas pour être des plus éclairés de son temps » (Callières 1692 : 26–27). L'enjeu pragmatique est bien ici de tourner en ridicule l'inférieur en rang et en esprit, avec le plus de subtilité possible – c'est à dire en contournant l'explicité.

Cette visée est comblée par une ironie qu'on peut décrire en termes de « double jeu énonciatif », fondé sur la production « d'effets communicatifs contradictoires » (Berrendonner 2002 : 114). La dernière répartie ne peut être directement assimilée à une insulte ou une contre-vérité. C'est là un point essentiel : le locuteur spirituel doit pouvoir l'être dans le cadre de la bienséance, c'est-à-dire sans agressivité ni grossièreté mais également sans transgression de la maxime de vérité. Le caractère non falsifiable des assertions spirituelles apparaît ainsi comme un enjeu des occurrences (6) et (7) : en ne disant rien de faux, celui qui risque une répartie audacieuse ou infâmante assume une parole inattaquable. Cette qualité est cruciale dans une société où la valeur des

7 Sans qu'on sache si celle-ci doit lui être attribuée : une variante de la première réplique peut déjà se lire dans un texte facétieux de la Renaissance sans le jeu de mots sur le signifiant toutefois et donc sans mention de *Goussaut* (voir *Le Moyen de Parvenir* de Béroalde de Verville, [1616] 2004 : 371).

individus est gagée en partie sur la qualité véridique de leur parole (Shapin [1994] 2014) : dans la culture aristocratique, la fidélité à la parole donnée, la bonne foi ou le caractère sacrilège du mensonge sont autant de principes qui encadrent rigoureusement les actes de parole. Les débats intenses autour des « restrictions mentales » des jésuites, par exemple, le prouvent, puisque ces stratégies visaient à relativiser la valeur de vérité des énoncés selon des procédures mentales qui mettaient en péril les rituels sociaux de la véridiction (Fauconnier 1979). Il n'est pas indifférent pour notre sujet que les jésuites aient alors mis en œuvre une véritable « doctrine des équivoques ». On sait aussi que les affronts, notamment verbaux (comme l'insulte ou la calomnie), donnaient lieu à des échanges judiciaires destinés à rétablir le vrai : l'accusé devait procéder au démenti (nier le contenu de l'offense en traitant l'adversaire de menteur), nouvelle offense que l'accusateur ne pouvait tolérer sans le déshonneur de voir sa parole frappée du sceau du mensonge, le tout pouvant mener au duel « du point d'honneur » (Courtin 1675, Billacois 1986, Chauchadis 1997). Aussi l'ambiguïté des comportements locutoires permise par le double sens empêche-t-elle l'interprète de mettre au jour la bonne interprétation de la répartie, de valider l'inférence interprétative la plus probable (Berrendonner 2002 : 118), et en cela, elle constitue un moyen de neutraliser la violence sociale.

4 Conclusion

Par leur nature à la fois ludique et potentiellement agressive, les jeux de mots à fonction réactive créent un espace de discours où peut être estompée la domination, où peuvent s'égaliser temporairement les positions relatives de pouvoir, comme dans un espace carnavalesque éphémère. « Prenant place dans un échange, elles ont une valeur d'action, modifient une relation, concluent un conflit, leur pouvoir comique permet de socialiser (et d'atténuer) cette violence », comme certaines théories le soulignent au début du XVIII^e siècle (Sermain 1992 : 68). Il ne s'agit ici ni de spéculer sur une quelconque efficacité concrète des jeux de langage dans la mobilité sociale des sujets, question historique complexe (Mousnier 1979), ni d'ailleurs de documenter des échanges avérés ; leurs effets pragmatiques sont au reste souvent difficiles à interpréter en raison de la lacune contextuelle. Mais la fréquence des bons mots entre inégaux, dont une partie passe par des jeux de mots, permet néanmoins de scruter l'imaginaire linguistique des formes de la domination. La principale conclusion concerne la dimension régulatrice des jeux de mots en répartie. Quand ils sont liés à une stratégie de prudence, ils peuvent désamorcer le risque de l'audace, en déplaçant l'enjeu

de la communication sur le langage lui-même. Dès lors qu'ils surdéterminent une puissance établie, ils sont une manière de rabaisser l'allocutaire sans les apparences de l'abus de pouvoir. Cette disponibilité aux inférences variées permet enfin au locuteur d'être inattaquable quant aux conditions de vériconditionnalité : toujours vraies en un sens, les réponses par un jeu de mots peuvent aussi être insolentes, transgressives ou railleuses en un autre.

5 Références bibliographiques

- Abiven, Karine. 2018. Le « dangereux honneur » de parler à la cour. Pour une pragmatique de l'entretien. In Agnès Cousson (éd.), *L'Entretien au XVII^e siècle*, 187–203. Paris : Classiques Garnier.
- Aristote. 1654. *La Rhétorique d'Aristote en français*. Traduit par François Cassandre. Paris : Louis Chamhoudry.
- Aristote. 1991. *Rhétorique*. Traduit par Médéric Dufour et André Wartelle. Paris : Gallimard.
- Bassompierre, François de. 1668. *Ambassade du mareschal de Bassompierre en Espagne l'an 1621*. Cologne : P. Du Marteau [fausse adresse].
- Béroalde de Verville, François. [1616] 2004. *Le Moyen de parvenir*. Paris : Honoré Champion.
- Berrendonner, Alain. 2002. Portrait de l'énonciateur en faux naïf. *Semen* 15. 113–125.
- Bertrand, Dominique (éd.). 2018 [à paraître]. *Perspectives facétieuses*. Paris : Classiques Garnier.
- Bièvre, François George, Maréchal de. [1799] 2000. *Calebours et autres jeux sur les mots d'esprit*. Édité par Antoine de Baecque. Paris : Payot.
- Billacois, François. 1986. *Le Duel dans la société française des XVI^e–XVII^e siècles : essai de psychosociologie historique*. Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Callières, François de. 1692. *Des Bons Mots et des bons contes, de leur usage, de la raillerie des anciens, de la Raillerie & des railleurs de nôtre Temps*. Paris : Claude Barbin.
- Cavaillé, Jean-Pierre. 2004. Histoires d'équivoques. *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* 33. 1–32. URL : <http://ccrh.revues.org/254> (dernière consultation le 21/05/2018).
- Chauchadis, Claude. 1997. *La Loi du duel : le code du point d'honneur dans l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- Courtin, Antoine de. [1671] 1702. *Nouveau traité de la civilité*. Paris : Élie Josset.
- Courtin, Antoine de. 1675. *Suite de la civilité française, ou Traité du point-d'honneur et des règles pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux*. Paris : A. Josset.
- De Bourdonné. [1659] 1685. *Le Courtisan désabusé, ou Pensées d'un gentilhomme qui a passé la plus grande partie de sa vie dans la Cour et dans la guerre*. Paris : N. Le Gras.
- Denis, Delphine. 2001. *Le Parnasse Galant, Institution d'une catégorie littéraire au XVII^e siècle*. Paris : Honoré Champion.
- Faret, Nicolas. 1630. *L'Honneste homme ou l'art de plaire à la cour*. Paris : Toussaint Quinet.

- Fauconnier Gilles. 1979. Comment contrôler la vérité : Remarques illustrées par des assertions dangereuses et pernicieuses en tout genre. *Actes de la recherche en sciences sociales* 25(1). 3–22.
- Filatkina, Natalia & Claudine Moulin. 2018. Wordplay and baroque linguistic ideas. In Esme Winter-Froemel & Verena Thaler (eds.), *Cultures and Traditions of Wordplay and Wordplay Research* (The Dynamics of Wordplay 6), 235–257. Berlin & Boston : De Gruyter.
- Flahault, François. 1978. *La Parole intermédiaire*. Paris : Seuil.
- Freud, Sigmund. [1905] 1940. Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten. In *Gesammelte Werke, chronologisch geordnet*, Vol. 6. Londres : Imago Publishing, 17 vol.
- Freud, Sigmund. [1905] 1992. *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient : Traduit par Denis Messier*. Paris : Gallimard.
- Gayot de Pitaval, François. 1746. *Bibliothèque de cour, de ville et de campagne, contenant les bons mots de plusieurs rois, princes, seigneurs de la cour et autres personnes illustres* 1. Paris : T. Le Gras.
- Gracián, Baltasar. [1648] 1983. *La Pointe ou l'art du génie*. Lausanne : L'Âge d'homme.
- Grande, Nathalie. 2011. *Le Rire galant : usages du comique dans les fictions narratives de la seconde moitié du XVII^e siècle*. Paris : Honoré Champion.
- Jaucourt, Louis de. 1765. Race. In Denis Diderot & Jean Le Rond d'Alembert (éds.), *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 13, 740. Paris : Briasson, David, Le Breton, Durand.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1992. *Les Interactions verbales*, vol. 2. Paris : Armand Colin.
- Kullmann, Thomas. 2015. Wordplay as Courtly Pastime and Social Practice : Shakespeare and Lewis Carroll. In Angelika Zirker & Esme Winter-Froemel (éds.), *Wordplay and metalinguistic/metadiscursive reflection : authors, contexts, techniques, and meta-reflection* (The Dynamics of Wordplay 1), 47–69. Berlin & Boston : De Gruyter.
- Labov, William. 1994. *Principles of Linguistic Change, Internal Factors*. Oxford : Blackwell.
- Mauss, Marcel. 1926. Parentés à plaisanteries. *Annuaire de l'École pratique des hautes études* 36. 3–21.
- Merlin-Kajman, Hélène. 2009. Introduction. *Littératures classiques* 68(1). 5–27.
- Meyer, Michel. 1993. Questions de rhétorique. Paris : Le Livre de Poche.
- Mousnier, Roland. 1979. Conclusion. *XVII^e siècle* (« La Mobilité sociale au XVII^e siècle ») 122. 73–77.
- Pure, Michel de. [1656] 1938. *La Prétieuse ou le Mystère des ruelles*. Paris : Droz.
- Quintilien. 1977. *Institution Oratoire* 4, traduction Jean Cousin. Paris : Les Belles Lettres.
- Rabatel, Alain. 2011. Pour une analyse pragma-énonciative des figures de l'à-peu-près. *Le Français moderne* 79(1). 1–9.
- Radin, Paul. 1923. *The Winnebago Tribe* (37th Annual Report of the Bureau of American ethnology). Washington : U. S. Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution.
- Sermain, Jean-Paul. 1992. Introduction à Gamaches, Étienne-Simon de. [1718]. *Les Agréments du langage réduits à leurs principes : troisième partie*, 54–71. Paris : Éd. des Cendres.
- Shapin, Steven. [1994] 2014. Une histoire sociale de la vérité. Science et mondanité dans l'Angleterre du XVII^e siècle, traduit par Samuel Coavoux et Alcime Steiger. Paris : La Découverte.
- Sozzi, Lionello. 1977. Les Facéties du Pogge et leur influence en France. *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance* 7. 31–35.
- Tallemant des Réaux, Gédéon. [1657–1659] 1960–1961. *Historiettes*, éd. Antoine Adam. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol.

- Winter-Froemel, Esme & Angelika Zirker. 2015. Jeux de mots, enjeux et interfaces dans l'interaction locuteur-auditeur : réflexions introductives. In Esme Winter-Froemel & Angelika Zirker (éds.), *Enjeux du jeu de mots : perspectives linguistiques et littéraires* (The Dynamics of Wordplay 2), 1–28. Berlin & Boston : De Gruyter.
- Zoberman, Pierre. 1992. Entendre raillerie. In Nicole Ferrier-Caverivière (éd), *Thèmes et genres littéraires au XVII^e et XVIII^e siècles : Mélanges en l'honneur de Jacques Truchet*, 179–184. Paris : Presses Universitaires de France.